

je me suis informé : la personne qui se marie n'habite que depuis deux jours chez monsieur Réveillon.

— Que dit donc cet homme ? murmura Christian rapprochant ce que lui avait raconté l'épicière de la rue des Bernardins de ce que lui disait son cocher.

Il leva vers les fenêtres du premier étage un regard plein d'anxiété.

En ce moment, une des fenêtres s'ouvrit : des chants, des cris joyeux, débordèrent aussitôt de la maison dans la rue ; un homme s'accoua à cette fenêtre ; il sembla vaguement à Christian reconnaître cet homme.

C'était trop souffrir d'incertitude : Christian ouvrit la portière de son fiacre pour descendre et s'informer lui-même.

Mais au même instant, et comme minuit sonnaient, un autre fiacre arriva, et, au lieu de prendre la file, se vint placer dans un angle obscur de la rue, à quelques pas de son propre fiacre.

Ce fiacre était habité par un homme qui semblait, ainsi que Christian, être venu là pour attendre quelqu'un, et qui, de même que Christian paraissait désirer de n'être pas vu ; car, après avoir allongé avec précaution sa tête hors de la portière, voyant deux ou trois convives qui sortaient de la maison et qui appelaient une voiture, il se rejeta au fond de la sienne.

Derrière ces trois ou quatre danseurs fatigués, un homme sortit précipitamment, et chercha autour de lui dans l'obscurité.

Sans doute, le second fiacre était arrêté à un endroit indiqué d'avance, car l'homme courut vers ce fiacre sans s'inquiéter de celui de Christian.

Christian pensa que, par cet homme il en apprendrait probablement plus que par les cochers, et, sautant à terre, il s'avança, rasant les maisons, jusqu'à une porte cochère dont l'enfoncement lui offrait un abri.

L'homme qui était sorti de la maison et qui s'était avancé vers le second fiacre était vêtu avec une recherche singulière à la façon d'un bourgeois endimanché.

— Le marié, sans doute, se dit Christian.

En effet, il avait un gros bouquet à la boutonnière de son habit.

Cet homme, en arrivant près du fiacre, ôta son chapeau et demanda à voix basse :

— Est-ce vous, monseigneur ?

La voix la plus basse porte fort loin la nuit, quand tous les atomes de l'air se sont divisés épa-

nous, pour laisser mieux glisser le son dans leurs intervalles.

— Ah ! ah ! c'est toi ? dit une voix sortant du fiacre.

— Oui, monseigneur.

Christian, retenant son haleine au mot *monseigneur*, écouta plus attentivement.

— Eh bien, demanda l'homme à pied, suis-je de parole, et vous ai-je donné un faux avis ?

— Ah ! ma foi, j'avoue que je n'y croyais pas.

— Que croyez-vous donc ?

— Mais que tu te ménageais une petite vengeance. Tu étais sorti en menaçant, je ne l'avais pas oublié, et la preuve, c'est que j'ai pris sur mon siège un garde qui a des pistolets... et que j'en ai aussi, comme tu peux le voir.

— Inutile précaution, monseigneur ! dit avec amertume l'homme dont on se défiait ; je vous ai dit que je me vengerais de vos injustices, c'est vrai ; mais ma vengeance, la voici : Le succès que je vous avais promis, je vous le donne. Un honnête homme n'a que sa parole.

— Ainsi la petite est là !

— C'est-à-dire que ma femme est là, oui, monseigneur.

— Ah ça ! mais, et toi ?

— Moi, monseigneur ? je vais la quitter pour toujours. Quant à vous, au moyen de la clef que je vous remettrai tout à l'heure, vous aurez enfin l'entrevue que vous souhaitez depuis si longtemps. Vous apprendrez ainsi à mieux traiter à l'avenir le plus fidèle de vos serviteurs.

— Sais-tu bien que c'est sublime ce que tu fais là !...

— Ne plaisantez pas, monseigneur, c'était une chose plus grave que vous ne croyez : c'était tout simplement une affaire de réhabilitation. Vous avez mis avant moi dans votre estime des Lebel, des Bontemps et des Bacheliers : j'ai voulu vous prouver que je pouvais faire ce qu'aucun de ces gens-là n'a fait.

— Où diable l'amour-propre va-t-il se nicher ! murmura celui à qui l'on donnait le titre de monseigneur.

— Maintenant, silence, s'il vous plaît ! Quand vous aurez vu sortir la famille Santerre, — trois personnes : une femme, un enfant de huit à dix ans et un gaillard de cinq pieds dix pouces, le fournisseur de bière de tout le quartier, — entrez hardiment et montez au troisième étage ; la porte dont vous aurez la clef est placée juste en face de l'escalier.

— Bien bien ! tu auras de mes nouvelles, et tu verras comment je répare mes torts.

— Les avouer, monseigneur, dit l'homme à pied d'un ton sentencieux, c'est déjà beaucoup !

— N'importe ! tu ne te contenterais pas de cela, et tu aurais raison. Au revoir, Auger !

Christian avait entendu tout ce dialogue, et il lui semblait rêver, car il n'y comprenait rien, et ne pouvait croire qu'il fût mêlé à cette odieuse comédie qui se jouait entre cet homme qu'on appelait monseigneur, cet homme qu'on appelait Auger et cette jeune mariée que son mari vendait si impudemment à un grand seigneur quelconque.

Cependant, au milieu de tout cela, il lui passait des frémissements par tout le corps ; la voix de cet homme qui se cachait dans le fiacre ne lui était pas inconnue ; le nom d'Auger, il l'avait entendu prononcer.

Il écouta encore, mais le colloque était terminé ; cet homme qu'on avait appelé Auger était remonté dans la maison d'où, peu de temps après, il sortit de nouveau à la suite des trois personnes qu'il avait indiquées, c'est-à-dire de Santerre, de sa femme et de son fils.

— Adieu, monsieur Santerre ! dit-il tout haut en fermant la portière du fiacre où celui-ci venait de monter ; adieu, madame Santerre !

Le fiacre partit.

Alors, Auger fit un signe ; la portière du second fiacre s'ouvrit, un homme enveloppé d'un manteau en descendit ; il gagna, avec précaution, la porte où l'attendait Auger ; celui-ci lui mit dans la main quelque chose que Christian comprit être la clef promise, et, comme s'il eût compris qu'il pouvait encore rester quelque défiance à l'homme qu'il appelait monseigneur, le nouveau marié tourna le coin de la rue et disparut.

Christian demeura immobile et épouvanté : moins il comprenait, plus il avait peur.

Dès qu'Auger fut parti, l'inconnu entra dans la maison, en referma la porte sur lui, et ce fut tout.

Alors, par la fenêtre restée ouverte, une voix bien connue de Christian retentit jusque dans la rue, et, bien autrement mortelle que la balle qui était venue le frapper à la cuisse, le vint frapper au cœur.

C'était la voix de Rétif qui adressait un dernier adieu à son gendre.

Et la fenêtre se referma.

Christian tomba foudroyé sur une borne.

— Ah ! plus de doute, plus de doute, murmura-

ra-t-il, Ingénue est mariée ! Mais, reprit-il tout à coup, qu'est-ce donc que cet Auger qui dit *ma femme*, et qui fuit de la maison où il fait entrer un homme à sa place. Qu'est-ce que celui qu'on appelle monseigneur ? Auquel des deux Rétifrecommande-t-il Ingénue ? Oh ! maison maudite ! s'écria-t-il, pourquoi n'ouvres-tu pas tes flancs pour laisser mon regard pénétrer dans tes recoins les plus sombres !

Et il étendait vers elle ses deux mains crispées, comme s'il eût voulu l'éventrer de ses ongles.

Mais il laissa retomber bientôt ses bras épuisés et, ivre de colère, il se laissa aller au flot tout-puissant de son malheur.

— Je saurai demain tout ce mystère, dit-il ; demain, cet homme qui est entré sortira, et je serai là, moi, pour reconnaître son visage.

— Il s'adossa au mur afin de ne pas tomber.

Puis, voyant les lumières du salon s'éteindre au premier, et, derrière une fenêtre au troisième, la veilleuse seule briller, il monta en gémissant dans son fiacre qu'il conduisit et fit arrêter en travers de la porte même, et là, sur ses coussins, grelottant et pleurant, il attendit résolument la sortie de l'inconnu.

XLVI.

LA CHAMBRE D'INGÉNUÉ.

Plus d'une heure s'écoula ainsi, heure d'angoisses inexprimables et de tortures sans non pour Christian.

Pendant cette heure, il descendit de son fiacre, et y remonta vingt fois.

Vingt fois ses yeux se fixèrent sur la veilleuse, dont l'immobile clarté transparaissait à travers les rideaux de la fenêtre.

Enfin, son oreille tendue crut entendre quelque bruit dans l'allée, dont la porte, longtemps secouée vainement, finit par se rouvrir sous les efforts d'une main inexpérimentée.

Par cette porte entr'ouverte, un homme enveloppé d'un manteau s'élança dans la rue.

Mais, prévenu par le bruit, Christian avait eu le temps de descendre de son fiacre et de se placer sur le chemin de cet homme.

L'inconnu s'arrêta ; Christian comprit que, sous les plis de son manteau, sa main cherchait la garde d'une épée.

Cependant, avant de tirer cette épée, il fit un pas en arrière, et, avec une voix qui indiquait l'habitude du commandement.

— Holà ! monsieur ! dit-il, pour me barrer ainsi le chemin, qui êtes-vous, s'il vous plaît, et que me voulez-vous ?

— Mais je veux savoir qui vous êtes vous-même, vous, monsieur, qui sortez à une telle heure de cette maison !

— Bon ! dit une voix railleuse, il paraît que j'ai affaire à monsieur le chevalier du guet ; je ne croyais pas la police de Paris si bien faite !

— Je ne suis pas le chevalier du guet, et vous le savez bien, monsieur, dit Christian.

— Eh bien ! alors, si vous n'êtes pas le chevalier du guet, dit l'inconnu, laissez-moi partir.

Et, étendant le bras, il fit un mouvement pour écarter Christian.

Celui-ci saisit de sa main gauche le haut du manteau de l'inconnu, et, tandis qu'il tirait son épée de la main droite, il écarta ce manteau du visage qu'il recouvrait.

Mais, en même temps, il recula avec effroi.

— Monseigneur le comte d'Artois ! s'écria-t-il. Oh ! monseigneur, c'est vous ?

— Mon page Christian ! s'écria le comte d'Artois à son tour, faisant un pas en avant, tandis que le jeune homme en faisait trois en arrière.

— Monseigneur, monseigneur ! s'écria Christian, il y a trois heures que j'entends votre voix, que je reconnais votre démarche, et cependant, oh ! non, oh ! non, je ne voulais pas croire . . .

— Que ne vouliez-vous pas croire, monsieur ?

— Que Votre Altesse Royale eût pu se décider . . .

— A quoi ?

— A commettre le plus odieux de tous les crimes ?

— Plait-il ! et de quel ton me parlez-vous, monsieur Christian ?

— Mais Votre Altesse Royale ne sait donc pas une chose terrible ?

— Laquelle ?

— C'est qu'elle occupe la place d'un homme qui s'est marié aujourd'hui.

— Si fait, monsieur Christian, je sais cela.

— Et Votre Altesse avoue . . .

Le prince haussa les épaules.

— Ah ! ça, dit-il, on est donc bien vertueux dans mes pages ? Que chante donc le peuple de Paris, qui hurle à l'immoralité quand je passe ?

— Monseigneur, je suis ou non moral, cela ne regarde pas le peuple de Paris ; mais ce qui me regarde, moi, ce que ma conscience me dit, ce que mon honneur me défend, c'est de servir un

prince que l'on déshonore par de pareils services ! J'ai en conséquence le regret de déposer ma démission aux pieds de Votre Altesse Royale.

— Ici ! comme cela ! dans la rue ! fit le prince essayant d'éclater de rire.

— Oui, mon prince, répondit gravement Christian, et ce n'est pas ma faute si, tombant à vos pieds, elle tombe dans la boue.

— Oh ! par ma foi, voilà un plaisant drôle ! s'écria le comte d'Artois irrité.

— Monseigneur, dit Christian, je suis bon gentilhomme ; je ne suis plus à votre service, et . . .

— Et ? . . .

— Et vous m'insultez, je crois !

— Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur Christian ! aussi bien, je suis de méchante humeur ce matin, et je ne serais point fâché de corriger quelqu'un.

— Monseigneur . . .

— Comprenez-moi, monsieur ; car, moi aussi, je vous parle en gentilhomme. Vous vous trouvez insulté, n'est-ce pas ?

— Monseigneur . . .

— Vous vous trouvez insulté, oui ou non ?

— Monseigneur . . .

— Mais répondez donc, morbleu !

— Monseigneur a prononcé le mot *drôle*.

— Eh bien, soit ! Acceptez réparation, je vous l'offre. Vous voilà au niveau de monseigneur le duc de Bourbon. Ce n'est pas à dédaigner, je l'espère.

Christian hésitait, ne sachant ce que voulait dire le prince ; mais celui-ci continua, le tirant de toute hésitation,

— Voyons, dégainez, mon bel ami ! mais hâtez-vous ; dégainez, tandis qu'il n'y a personne, attendu que, s'il passait quelqu'un, que je fusse reconnu et que vous fussiez pris, vous y risqueriez tout bonnement votre tête.

— Mon prince !

— Eh, mordieu ! ne criez pas tant et battez-vous, monsieur le redresseur de torts, monsieur le défenseur de la morale !

Et, en disant ces mots, le prince mit bravement l'épée à la main.

Christian, emporté par un premier mouvement de haine et de jalousie, avait déjà tiré la sienne à moitié, quand tout à coup, frappé de l'énormité qu'il allait commettre,

— Non ! non ! jamais ! dit-il.

Et il repoussa son épée dans le fourreau.

— Eh bien ! monsieur, dit le prince lui laissant bien achever son mouvement et sa phrase, puisque vous voilà raisonnable, tirez de votre côté moi du mien.

Et le prince s'éloigna en machonnant quelques mots que Christian ne comprit point, et que, tout abasourdi qu'il était, il ne chercha pas même à comprendre.

Le prince disparut.

Christian regarda autour de lui.

Le prince, en sortant, avait laissé entr'ouverte la porte de l'allée.

Christian s'en aperçut et jeta un cri, moitié de joie, moitié de douleur.

C'était une voie ouverte à l'explication de toute cette terrible histoire.

Le jeune homme s'élança dans l'escalier, monta les trois étages, trouva la porte en face de l'escalier poussée seulement, ainsi que celle de la rue, entra et aperçut Ingénue, pâle, comme en délire, agenouillée, la tête perdue.

Elle se retourna au bruit que fit Christian, et, reconnaissant ce Christian tant attendu, elle poussa un cri et s'évanouit.

Le jour venait ; il blanchissait les vitres de la maison ; une fenêtre, dans un angle de la chambre, donnait sur le jardin des demoiselles Réveillon ; on entendait les oiseaux chanter dans ce jardin de ce petit chant matinal qui ne ressemble en rien aux autres bruits de la journée.

Christian, en voyant tomber Ingénue, avait couru à elle, et, la soulevant dans ses bras, essayait de la rappeler à la vie. Tout à coup, un pas rétentit dans la chambre voisine ; c'était celui d'Auger.

Il avait vu s'éloigner le prince et revenait au domicile conjugal.

Ingénue évanouie, Christian penché vers elle, cet homme au seuil de la porte, les premiers rayons d'un jour blafard glissant sur cette scène, formaient un étrange tableau plein de mystérieuse terreur et de froide épouvante.

Christian reconnut l'homme abject, le mari infame ; il ne savait rien encore ou presque rien, sinon qu'Ingénue était victime d'un si lâche calcul.

Il mit l'épée à la main.

Auger, qui avait déjà fait quelques pas dans la chambre, recula jusqu'à la porte en jetant autour de lui des regards effarés.

Il chercha une arme.

A la vue de cet homme, Ingénue sortit de sa torpeur léthargique ; elle écarta ses longs che-

veux retombés autour d'elle comme un voile de pudeur.

Elle regarda l'un après l'autre Christian et Auger.

Puis la raison lui revint, et, avec elle la conscience de la terrible situation où elle se trouvait.

Elle fit signe à Christian de sortir.

Le jeune homme hésitait ; Ingénue répéta le signe plus impérativement que la première fois.

Moitié désespéré, moitié attendri par son malheur et par le malheur de cette femme, Christian obéit comme un esclave.

Auger s'écarta devant l'épée nue, dont Christian, en passant, lui fouetta le visage.

Christian s'arrêta un instant sur le palier, d'abord, dans la crainte d'une surprise, et aussi pour voir une dernière fois le visage de cette charmante femme à jamais perdue pour lui.

Elle, de son côté le regardait aussi.

Le rayon de leurs yeux se croisa.

Il y avait dans les yeux d'Ingénue tant de candeur, tant de regret, tant d'amour, qu'il s'élança dans l'escalier, déchiré par mille impressions contradictoires.

Ingénue resta seule avec Auger.

La présence de Christian dans cette chambre était inexplicable pour lui et confondait toutes ses pensées.

Il ne savait rien, ne comprenait rien et paraissait ivre.

La jeune femme aussi hésitait à penser : elle tremblait de voir clair dans cet abîme ; elle se sentait prise d'avance du vertige de la honte.

Aussi n'eut-elle que la force de dire ces seuls mots :

— En vérité, vous êtes un infâme !

— Il voulut parler.

— Si vous approchez, dit-elle, j'appelle ici mon père !

Auger frémit.

La scène de famille lui paraissait redoutable.

— Misérable ! dit Ingénue, quand vous avez agi comme vous venez de le faire, avez-vous songé à une chose c'est qu'un seul mot de moi, prononcé devant le premier magistrat venu, et vous êtes perdu sans retour !

Auger fit un mouvement ; mais Ingénue, d'une voix plus ferme,

— Perdu sans que le crédit de votre maître puisse vous sauver !

Auger essaya de parler encore

— Taisez-vous, monsieur, lui dit-elle ; je vous chasse d'auprès de moi.

— Mais, s'écria celui-ci avec effronterie, vous ne savez pas même de quoi vous m'accusez, madame !

— Je vous accuse, monsieur, d'avoir introduit ici, c'est-à-dire chez mon père, c'est-à-dire chez moi, c'est-à-dire dans la chambre nuptiale, votre maître, celui que vous avez renié, c'est-à-dire monsieur le comte d'Artois !

— Qui vous l'a dit ?

— Lui-même !

Auger demeura un instant silencieux et les lèvres coupées par un méchant sourire.

Pendant cet instant de silence, il chercha ce qu'il pouvait répondre.

Il crut l'avoir trouvé.

— Il vous a dit cela parce que, m'ayant fait arrêter dans la rue au moment où je descendais pour reconduire M. Santerre, et s'étant substitué à moi, il a bien fallu qu'il se défendit comme il pouvait.

Cette raison avait de la vraisemblance ; elle étonna Ingénue.

— Alors, dit-elle, vous accusez le prince ?

— Sans doute ! il a voulu se venger de moi.

— A votre avis, c'est lui qui a tendu le piège où vous êtes tombé ?

— N'est-ce pas vraisemblable ?

— Soit ! j'admets la vraisemblance ! Eh bien ! nous allons appeler mon père.

— A l'instant même.

— Pourquoi faire ?

— Il a une plume qui vaut une épée ; il mettra cette arme au service de mon honneur, qui aurait dû être le vôtre, et nous aurons justice du malfaiteur, quoique le malfaiteur soit un prince.

— Oh ! ne faites pas cela ! s'écria Auger épouvanté de l'exaltation d'Ingénue.

— Comment ! qui vous arrête ?

— Le crédit du prince est immense.

— Vous avez peur ?

— Dame ! je l'avoue, je suis un bien petit monsieur, pour me frotter à une Altesse Royale.

— L'honneur n'est donc plus rien pour vous ? Ce n'est donc pas une satisfaction pour vous, que la vengeance à tirer d'un prince dont le premier, et sans que personne vous y forçât, vous avez dit tant de mal ?

— Mais, madame, vous voulez donc absolument me perdre ?

— Mais, monsieur, vous mentiez donc quand

vous disiez que rien ne vous coûterait pour redevenir honnête homme ?

— Madame !

— Tenez, taisez-vous ! Je vous l'ai dit, je vous le répète, vous êtes un infame !

— Eh bien, soit ! la guerre, puisque vous le voulez, madame ! Dites que j'ai attiré le prince ici, et je dirai, moi, que vous y avez appelé votre amant.

— Oh ! je le veux bien, s'écria généreusement Ingénue ; avouez votre infamie, j'avoue mon amour.

— Madame !

— Faites ! le monde jugera.

Auger comprit qu'ayant affaire à un caractère comme celui d'Ingénue, tout était perdu pour lui.

— Il sourit comme le mauvais ange.

— C'est égal, dit-il, nous verrons la fin !

— La fin ? oh ! si vous voulez la savoir d'avance, dit Ingénue, c'est facile !

— Oui, voyons.

— Eh bien, la voici : j'avouerai tout à mon père, et, alors, prenez garde ! son chagrin vous coûtera cher ! ou, ce qui est plus digne d'une honnête femme et d'une chrétienne surtout, je tairai cette horrible histoire au pauvre homme, que vous avez déjà si indignement joué, trompé, abusé ! je souffrirai en silence, comprenez-vous bien ! pas une plainte contre vous ne sortira de ma bouche ; mais à partir de cette heure, vous n'êtes plus pour moi qu'un objet de dégoût et de mépris.

Auger fit un mouvement de menace, mais Ingénue ne s'en préoccupa point, et continua :

— En un mot, justifiez-vous avant deux jours par un éclat qui me venge, ou résignez-vous à comprendre, chaque fois que mes lèvres remueront, que je vous appelle lâche et infame.

— Bien ! dit Auger.

Et il sortit, ne comprenant rien à ce qui s'était passé, cherchant dans sa vile imagination mille moyens de comprendre, et se heurtant à mille suppositions plus invraisemblables et surtout plus fausses les unes que les autres.

Ingénue regarda son mari sortir, l'écoula s'éloigner ; puis, lorsque le bruit de ses pas eut cessé dans l'escalier, elle se leva, alla soigneusement fermer la porte ; après quoi, elle revint tomber près de son lit à genoux, avec des prières qui durent aller toucher Dieu, au fond de son divin royaume, et elle appela Christian avec une voix si douce, que l'ange de ses rêves, qui n'a-

vait jamais été appelé de cette douce voix, dut en être jaloux.

XLVII.

COMMENT M. LE COMTE D'ARTOIS REÇUT AUGER.

Malheureusement séparé d'Ingénue par une moitié de Paris, le pauvre Christian ne pouvait entendre cette voix, qui l'eût cependant bien consolé.

Dans ce chaos d'événements, dans ce dédale de pensées, Christian, comme Auger, avait perdu la raison, et succombait sous la douleur, comme Auger sous la peur et le mépris.

Il rentra chez sa mère, harassé, livide, effrayant à voir, ne répondit rien aux questions pleines de sollicitude qu'elle lui adressa, et se jeta sur son lit, prenant sa tête entre ses deux mains, comme si sa tête eût menacé d'éclater.

Mais bientôt il se releva.

Au milieu de la nuit qui se faisait autour de lui, il distinguait une figure insolente et railleuse.

C'était celle du prince, qui lui avait offert le combat qu'il avait eu le courage de refuser, tant, à cette époque, une altesse royale était une chose imposante pour un gentilhomme.

Il venait de prendre une décision : c'était d'écrire au prince.

Sous cette impression, il écrivit une lettre pleine de toute l'amertume de son âme, et l'envoya immédiatement à Versailles, avec ordre de la faire remettre au prince sans aucun délai.

Cette lettre contenait sa démission en bonne forme, et l'assurance que l'honneur d'Ingénue serait bien vengé par la publicité donnée à un si lâche guet-apens.

Puis, n'ayant plus rien à faire désormais, puisque toutes ses espérances et toutes ses amours se trouvaient brisées du même choc, il se remit au lit afin de donner un peu de repos à sa blessure, que la fatigue et les émotions de la veille avaient envenimée d'une façon alarmante.

Quelque diligence que fit le messenger, il ne put arriver à Versailles que vers les neuf heures du matin.

Venant d'un des pages de Son Altesse Royale, la missive fut remise au prince aussitôt son réveil.

Le comte d'Artois ouvrit la lettre dans son lit, la lut et commença de la commenter avec une certaine inquiétude, car le temps n'était

plus où les peuples gémissaient sans espoir sous la pression de la noblesse.

L'air précurseur des révolutions commençait à souffler ; l'éclair du 14 juillet brillait à l'horizon ; la foudre du 10 août grondait dans le lointain.

Louis XVI, qui venait d'abolir la torture préparatoire et qui devait affranchir ou plutôt laisser affranchir la nation française, avait déjà désappris à sa famille les abus du pouvoir.

Le jeune prince, fatigué de sa course nocturne, revenu au grand galop de ses chevaux à Versailles pour faire de l'alibi en cas de scandale, réfléchissait donc au danger de cette affaire et cherchait les moyens de le conjurer, lorsque Auger, qui avait ses entrées franches chez lui, poussa la porte de sa chambre et apparut au pied de son lit.

Auger croyait avoir tenu, et même au delà, toutes ses promesses au prince.

Auger, par conséquent, radieux, épanoui, portait sur son visage à la fois la bouffissure de l'orgueil et celle de la servilité satisfaite, une face boursoufflée par l'habitude des soufflets.

Le prince, en apercevant Auger, poussa un *ah !* que celui-ci interpréta d'une façon bien inconsiderée.

— Ah ! voilà maître Auger ! dit le prince.

— Qui espère avoir prouvé à Votre Altesse Royale que, si un serviteur comme Zopire est rare, il n'est du moins pas introuvable ; seulement, monseigneur voudra bien se rappeler que Zopire avait été comblé de biens par Darius, tandis que moi...

Le prince l'interrompit.

— Monsieur Auger, lui dit-il, vous êtes fort savant, à ce qu'il paraît, à l'endroit de l'histoire ancienne ; mais, croyez-moi, mieux vaudrait pour vous avoir convenablement appris l'histoire de votre maison.

— Je dis cela à monseigneur, reprit Auger avec son sourire le plus gracieux et sa plus charmante voix, parce que ce que j'ai fait pour Son Altesse Royale a quelque rapport, a beaucoup de rapport même, avec ce que le satrape Zopire fit pour Darius.

Le comte se taisait en regardant Auger.

— Le satrape Zopire se coupa le nez et les oreilles pour entrer dans Babylone, et quand il y fut entré, il en ouvrit les portes à Darius. Mais qu'a donc monseigneur ? Il semble me regarder avec un air de colère.

En effet, la figure si franche et si ouverte du

comte d'Artois s'était considérablement assombri pendant ce parallèle à la manière de Plutarque, que M. Auger avait fait entre lui-même et le satrape perse.

— A votre avis, monsieur Auger, répondit le prince, ai-je donc sujet d'être content ?

— Eh quoi ! monseigneur n'est point satisfait de moi ? s'écria Auger.

— Et à quel propos le serais-je, s'il vous plaît ?

— Oui, je comprends, monseigneur est mécontent parce qu'il a été reconnu. Mais qu'importe, reconnu ! c'est un bonheur de plus.

— Ah ça ! mais on dirait que vous raillez, maître Auger ! fit le prince et se soulevant avec vivacité sur son oreiller.

Auger recula sous la flamme de la colère qui jaillissait des yeux du prince.

— Eh ! mais, monseigneur, vous m'épouvantez, dit-il. D'où vous vient cette disposition à mon égard ? N'ai-je donc pas tenu ma promesse ?

— Vous avez vendu votre honneur, monsieur Auger, mais vous ne l'avez pas livré, voilà tout.

— Plaît-il, monseigneur ? fit Auger avec étonnement.

— Je dis que, comme un sot ou comme un traître, vous avez laissé brûler une veilleuse dont la lueur a révélé ma présence, qu'il y a eu des cris, des menaces, des larmes. Or, comme je n'ai pas l'habitude de faire peur aux femmes, j'ai dû battre en retraite.

— Comment, monseigneur . . .

— Oh ! mais, soyez tranquille, monsieur Auger, ce n'a pas été sans dire que vous m'aviez ouvert les chemins.

Le visage d'Auger exprima la plus incroyable stupeur.

— Quoi ! dit-il, repoussé ! vous, monseigneur . . .

— Eh ! vous le savez bien, double face ! N'avez-vous donc pas vu mademoiselle votre femme ?

— Eh bien ! reprit Auger espérant que le prince allait descendre jusqu'à la plaisanterie, eh bien ! vous avez raison ; oui, monseigneur, mais mademoiselle ma femme est d'une telle naïveté, qu'elle a regardé, j'en suis certain, votre présence comme une simple visite ; elle me reproche seulement d'avoir aidé Votre Altesse Royale à s'introduire chez elle. En vérité, elle fut bien baptisée, et Ingénue est un véritable miracle d'ingénuité.

— Oui, vous trouvez cela charmant, vous.

— Monseigneur . . .

— Soit ; mais vous permettrez que je ne sois

pas de votre avis, car j'ai passé ma nuit à me faire jeter à la porte par le miracle d'ingénuité.

— Cependant, monseigneur . . .

— Taisez-vous ! Vous êtes un sot ; vous m'avez infligé un affront, vous avez compromis mon honneur.

— Oh ! murmura Auger tout tremblant, monseigneur prendrait-il véritablement au sérieux . . .

— Si je le prends au sérieux ? Je crois mordieu bien ! . . . Comment ! vous suspendez sur ma tête une affaire qui me conduirait fort loin peut-être, si je ne vous avais là, heureusement, pour ma garantie, et vous me demandez, double faquin ! si je prends cette affaire au sérieux ?

— L'ai-je bien entendu ! s'écria Auger. Monseigneur voudrait faire retomber sur moi . . .

— Mais certainement, monsieur !

— Cependant, à quelle occasion, monseigneur ?

— Mais à l'occasion que j'ai trouvé dans la rue un de mes pages, monsieur Christian Obinski ; un paladin qui m'a cherché noise, et avec lequel j'ai été sur le point de croiser le fer.

— Alors, monseigneur, c'est le même, sans doute, qui était monté chez Ingénue.

— Ah ! vous voyez : chez Ingénue ! le miracle d'ingénuité avait un amant.

— Monseigneur peut-il croire . . .

— Cette vertu si pure se faisait garder par un remplaçant à vous ! Seulement, le remplaçant avait le numéro 1, tandis que vous m'offriez, à moi, le numéro 2. Merci, monsieur Auger.

— Comment, vous supposeriez, monseigneur . . .

— Attention délicate, et dont je vous saurais gré en temps et lieu ; vous pouvez être tranquille, monsieur Auger.

— Mais, monseigneur, j'ignorais le page ; je n'avais aucune idée du Christian ! Comment savait-il ?

— Eh ! monsieur, quand on se compare modestement à Zopire, on doit être mieux renseigné que cela. Vous ne pourriez pas, comme Zopire, vous faire couper le nez : il n'est pas assez long pour cela ; mais, quant aux oreilles, c'est une autre affaire, et, si vous ne déguerpissez pas bien vite, je m'en charge !

— Oh ! monseigneur, épargnez-moi !

— Vous épargner ! Pourquoi cela ? Non,

pardieu ! tout au contraire, je vous écraserai . . . Tenez, voyez !

Et il montra à Auger la lettre qu'il tenait.

— Le jeune homme numéro 1, mon page, m'écrit des douceurs : voyez, il me menace ! Soit ! la publicité retombera sur vous, monsieur Auger, et d'avance je vous déclare une chose, c'est que je ne la crains pas.

Auger ouvrit des yeux hébétés ; il avait beau chercher, il ne devinait pas où en voulait venir le prince.

— Et d'abord, continua le comte d'Artois, je vous chasse une seconde fois. Entre nous, je veux bien vous dire pourquoi : c'est parce que vous êtes aussi maladroit que méchant ; mais, aux yeux des gens du monde, des bourgeois, des gazetiers, des publicistes, des philosophes, je vous chasse parce que vous êtes l'auteur de cette infamie qui consiste à vendre sa propre femme.

— Monseigneur !

— J'ignorais, moi, — et quand je le dirai on me croira, — j'ignorais qu'Ingénue vous eût épousé ; vous m'avez pris pour dupe. On vous sait si habile, que cela n'étonnera personne ; c'est un rôle dont je me contenterai. Vous étiez mon valet de chambre ; heureux de me plaire, vous m'avez donné une clef de porte ; je l'ai prise, c'est vrai ; mais, cordieu ! j'ignorais que cette clef ouvrit la chambre de votre femme, c'est-à-dire d'un ange de pureté. Ah ! maître Auger, vous n'êtes qu'un sot ; je vous tiens, et je ne vous lâcherai pas, soyez tranquille !

— Mais vous me perdez, monseigneur !

— Pardieu ! croyez-vous que j'hésiterai entre vous et moi, par exemple ?

— Mais, monseigneur, je vous jure que ce n'est pas ma faute.

— Il serait, en vérité, curieux que vous arrivassiez à me persuader que c'est la mienne !

— Je le demande à Votre Altesse, qui diable pouvait prévoir le Christian ?

— Eh ! oui, cent fois oui, monsieur le drôle ! vous deviez le prévoir !

— Moi ?

— C'était votre état de bon serviteur ; car enfin, si le page, au lieu d'être un galant homme, eût été un de ces vils coquins qui spéculent, ou un de ces bandits qui détroussent, il eût pu m'arracher d'abord ma bourse, puis ma vie, à la pointe d'une épée ; il eût pu me tuer, monsieur Auger ! Qu'en pensez-vous ? Dites.

Un frisson courut par toutes les veines de ce

misérable ; il se représenta, non pas le comte d'Artois mort et gisant sur le pavé, mais la place de Grève, la roue et près de cette roue, le bourreau, une barre de fer à la main.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il en se tordant les mains, qu'arrivera-t-il de moi, monseigneur, si Votre Altesse m'abandonne ?

— Ce qu'il arrivera de vous ? Mais je ne vous apprends pas une nouvelle, je le présume, quand je vous dis que je m'en embarrasse fort peu. Cette lettre me demande justice ; je ferai justice ; je dirai tout au roi, je demanderai la protection de la reine pour une femme que l'on veut déshonorer, j'irai demander pardon à Ingénue elle-même. Eh ! que diable, maître Auger, il n'y a pas que vous qui sachiez jouer un rôle ! Puis, quand j'aurai fait tout ce qu'il faut pour ma propre conscience, je songerai à vous. On me menace de la publicité ! soit, je l'accepte ; je la ferai telle, cette publicité, que jamais lumière n'aura lui plus favorable pour moi. Il y aura l'ombre pour vous, monsieur Auger ; réfugiez-vous-y si bon vous semble.

— Ainsi donc, monseigneur, vous m'abandonnez ? fit le misérable en se courbant.

— Non-seulement je vous abandonne, mais encore je vous renie.

— Et cependant si j'eusse réussi ? . . .

— Si vous eussiez réussi ?

— Oui.

— Eh bien ! il faut que je vous le dise, monsieur Auger, j'en eusse été bien fâché. J'aime le plaisir sans doute ; mais je trouve que c'est, en vérité, l'acheter trop cher que de faire pleurer une femme aussi pure, aussi intéressante que madame Ingénue Auger, née Rétif de la Bretonne. Si j'eusse réussi, je crois, Dieu me pardonne, monsieur Auger, que je vous eusse fait tuer comme un chien ; car si j'eusse réussi, j'aurais des remords, tandis qu'aujourd'hui que j'ai échoué, Dieu merci, je n'ai que de la honte.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria Auger, serez-vous donc inflexible ?

— Monsieur Auger, je serais trop bête de ne pas saisir cette occasion de me réhabiliter dans l'estime publique en vous chassant de chez moi.

— Ainsi donc, plus d'espoir ?

— Aucun, monsieur. Sortez d'ici, et rappelez-vous que chaque bruit du dehors aura son écho dans cette chambre ; vous serez l'enclume et je serai le marteau. Tenez-vous bien, monsieur, Auger ; tenez-vous bien !